

Une singulière odyssée de l'esprit Hegel revisité

Jean-Luc Gouin, *Hegel ou de la raison intégrale*, Bellarmin, 1999, 223 pages.

Francine Gagnon

Volume 42, numéro 4 (250), novembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, F. (2000). Compte rendu de [Une singulière odyssée de l'esprit : hegel revisité / Jean-Luc Gouin, *Hegel ou de la raison intégrale*, Bellarmin, 1999, 223 pages.] *Liberté*, 42(4), 124–131.

Essai

Une singulière odyssée de l'esprit : Hegel revisité

Francine Gagnon

Jean-Luc Guoin, **Hegel ou de la raison intégrale**, Bellarmin, 1999, 223 pages.

Toute notre époque, que ce soit par la logique ou par l'épistémologie, que ce soit par Marx ou par Nietzsche, essaie d'Échapper à Hegel

Michel Foucault

D'entrée de jeu, le livre de Jean-Luc Guoin ne démentira pas ses prétentions : il s'agit bel et bien d'un essai d'introduction à la pensée de Hegel. Mais s'y ajoute aussi une rare enquête menée au cœur même de la logique dialectique hégélienne « depuis le vide de l'Être jusqu'aux formes les plus spiritualisées », tout en se tenant loin des interprétations hâtives qui ont plongé le philosophe « dans l'océan ténébreux de la pensée abstraite ». On ne peut pas dire que ce type d'ouvrage ait inondé le paysage philosophique québécois. Il faut dire que la rumeur qui entoure le colosse penseur allemand a tôt fait de le disqualifier en raison du

caractère labyrinthique, pour ne pas dire ésotérique, de ses écrits.

Or, Gouin évite deux écueils qui ont pour effet de maintenir la barre haut lorsqu'il s'agit de pénétrer le Grand Œuvre. Non seulement cheminerons-nous loin du ton grand seigneur de la monographie spécialisée mais nous esquiverons également les lourds exposés de la somme, laquelle juxtapose les idées sans faire comprendre le sens global de la pensée à l'étude.

Au préalable, procédons à l'anatomie des quatre chapitres qui constituent les points de mire de l'auteur. Celui-ci entreprend son odyssee du comprendre à travers les œuvres majeures de Hegel – mentionnons l'*Encyclopédie*, la *Phénoménologie*, la *Philosophie du Droit* et la *Philosophie de l'Histoire* –, et ce qui singularise son approche, c'est justement la médiation à laquelle il soumet ces textes afin qu'ils dévoilent leur(s) essence(s). Il aborde le premier chapitre en situant le contexte philosophico-culturel auquel fut confronté Hegel et qui le conduira à opter résolument pour la raison, au lieu de céder à l'appel du « Sturm und Drang » tel que lancé par Schiller, Schlegel, Jacobi, Schelling etc., refusant ainsi de consentir à une forme d'irrationalisme romantique. Le second chapitre nous offre des clés pour mieux saisir les thèses du philosophe de la raison intégrale. Un quatuor de concepts : *Sujet / Négativité / Résultat / Réconciliation* servira à rendre cette pensée moins déconcertante, plus concevable. Par la suite, il montrera en quoi la réflexion de l'Être conduit à l'Esprit. L'Esprit ainsi défini présuppose que la raison s'ouvre et se fait dans le tissu du monde, d'où l'importance de la liberté qui est indissociable des conditions de réalisation de l'Esprit : « Le meilleur État est celui dans lequel règne le *plus* de liberté ». Nous nous situerons d'emblée aux antipodes d'un Hegel considéré comme apologiste du totalitarisme. Le dernier chapitre clôt le bec aux nombreux détracteurs du philosophe qui ont voulu l'enfermer dans un système sans portes ni fenêtres : « telle une ombre, ce devenir ne saurait être capté ou emprisonné », la totalité n'étant jamais donnée ou reçue. À la toute fin, Gouin nous réserve un texte à la fois exigeant et émouvant : *Aimer / Penser / Mourir*. Il s'agit là de l'apport le plus personnel de l'auteur porté

par un souffle lyrique peu commun, sans jamais altérer la rigueur qui sous-tend son propos.

L'auteur me permettra d'emprunter sa propre grille d'analyse pour l'appliquer à son ouvrage, même s'il s'agit d'un détournement majeur.

I. Commençons par le SUJET... du livre. D'abord, il faut reconnaître que la pensée hégélienne a longtemps été associée à un idéalisme dépassé et, parmi les critiques les plus soutenues, on lui accole des sympathies totalitaires au plan politique et, de proche en proche, toute l'œuvre finit par être réduite à la pratique de vices logomachiques insoutenables. Il est vrai que cette pensée est en porte-à-faux par rapport aux philosophies du soupçon, lesquelles ont aujourd'hui la cote, en l'occurrence lorsqu'il s'agit d'anéantir les ambitions de la raison, réputée responsable de toutes les (pires) dérives de la modernité.

Mais revenons au sujet qui n'est envisageable selon Hegel que grâce au processus dialectique, lequel met en scène et déploie une puissante idée d'inspiration spinoziste, à savoir que « toute détermination est une négation ». Auquel cas, « (...) le Sujet, fondamentalement, et dans son extension la plus forte, c'est le monde qui avance vers sa propre saisie de lui-même et ce par une activité théorique (le savoir, la pensée) aussi bien que pratique dans la création, re-création et ultimement, récréation de soi ». Ou, pour le dire à la façon de Hegel : « Quelque-chose n'est ce qu'il est que *dans* et *par* sa limite ». D'ores et déjà, l'auteur nous prémunit contre la tendance dominante consistant à faire du philosophe un penseur abstrait, perdu dans les limbes d'un Absolu entièrement désincarné. Puisque le principe de développement est négation, le concept n'a jamais fini de se différencier.

II. Poursuivons avec la NÉGATIVITÉ, si tant est qu'elle procède d'une déconstruction, afin de prendre en compte les nombreuses méprises que le corpus hégélien a subies et ce, dès sa publication. Du reste, Gouin nous invite à délaissier les formules toujours réductrices telle : « Tout ce qui est réel est rationnel et tout ce qui est rationnel est réel », lesquelles ont créé l'impression qu'à

travers une implacable philosophie de l'histoire, la rusée raison faisait fi de toutes les contingences pour triompher, dans un moment de parousie, dans l'État moderne, lequel marquerait la désormais célèbre *fin de l'Histoire*. L'auteur nous rappelle, et à bon droit, que c'est par la loi que la liberté devient effective : « Se voit donc exigé un combat pour transformer les États afin de les rendre fidèles à leur concept ». Il y a un espace pour le renversement des pouvoirs politiques, pour la révolution, dût-elle s'effectuer dans la violence, mais – encore fallait-il le souligner – sous les seules auspices de la raison. C'est pourquoi l'auteur ira jusqu'à dire : « si Hegel vivait aujourd'hui, il serait un démocrate ». En ce sens, il en fera un défenseur de la loi, du droit et de la liberté et non un penseur réactionnaire asservi au pouvoir des princes du royaume de Prusse ! Ajoutons que Gouin ne sera pas sans esquinter au passage les thèses de Francis Fukuyama, (*La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1993) qui, suite à l'effondrement des régimes communistes, a proclamé la suprématie de l'État libéral, lequel livrerait la clé ultime et partant, la justification finale de l'histoire. Or Gouin montre bien l'incapacité du penseur à distinguer la démocratie (la loi citoyenne) et l'oligarchie, c'est-à-dire la loi du marché, triomphante dans les sociétés néo-libérales. Et vlan ! En délaissant l'angle politique proprement dit, et de façon plus fondamentale, il montre que la conscience de soi ne peut prendre son élan que dans la lutte avec les autres – dans la dynamique béance entre domination et servitude – autrement dit, dans la capacité de tout nier, de tout réinventer, y compris soi-même¹.

III. Abordons le RÉSULTAT de l'entreprise critique de Gouin et de ses réflexions sur l'hégélianité. Mais faisons tout de même une

¹ Soulignons la parution d'un autre travail de réactualisation de l'œuvre hégélienne : *La Lutte pour la reconnaissance* d'Alex Honneth (Cerf, 2000), lequel, au-delà de certains présupposés idéalistes, a réussi à tirer du modèle hégélien les fondements d'une théorie sociale à teneur normative. À travers trois modèles de reconnaissance intersubjective, à savoir *amour / droit / solidarité*, il montre que « l'expérience de l'amour donne ainsi accès à la confiance en soi, l'expérience de la reconnaissance juridique au respect de soi et l'expérience de la solidarité, enfin, à l'estime de soi » (p. 208). Bref, au lieu de définir l'homme comme un être égocentrique, uniquement préoccupé de son propre intérêt, le retour à Hegel permet de saisir les mobiles moraux qui président et contribuent au processus de reconnaissance. À méditer en cette ère où l'utilitarisme est la règle et la solidarité l'exception.

remarque préalable sur cette notion tant décriée : le *résultat*. Il ne s'agit nullement de proposer une orientation volontariste où les hommes seraient amenés à imposer par leur choix un sens aux cours du monde. L'homme fait lui-même partie du résultat, puisqu'il prend place dans l'histoire, il est le produit d'une culture dont il contribue, à sa manière, à modifier la loi.

Dirons-nous, à l'instar d'Éric Weil : « il a voulu comprendre, rien que comprendre, mais tout comprendre » ? Remarquons d'emblée que Gouin a su habilement déjouer un dogme des temps postmodernes, à savoir l'idée que le philosophe aurait élaboré une *logomania* ou, pour reprendre les mots d'Adorno, une « hypostase franchement nominaliste ». Qu'il s'agisse de Lyotard, Serres, Derrida et même Levinas, si la « logique de l'identité » est dénoncée, c'est toujours la Raison qui écope. Gouin a le mérite de rappeler la profonde leçon de l'hégélianisme qui est : « la mise en lumière de l'inexistence d'un lieu de vérité ou de pouvoir ». Quitte à faire des rapprochements audacieux, notamment avec la pensée mystique : « se débarrasser, se déshabituer, c'est le moyen pour s'acheminer vers un fondement absolu (...) c'est l'éducation de la culture par laquelle la personne manifeste aussi son néant. » On est à des années-lumière « du penseur qui aurait une grille formelle au fond du cerveau ». Il y aurait ici tout un travail de sape à faire sur la prépondérance des discours qui, après Nietzsche, ont fait de l'altérité, la différence, le désordre, l'entropie, bref, de la non-raison, l'objet d'un encensement, comme si l'on ne pouvait penser la raison et la déraison dans un mouvement dialectique et par là même chercher à comprendre comment elles interagissent, s'entrelacent, s'expliquent l'une l'autre. Comme si l'on ne pouvait que combattre Hegel, au lieu de sonder les abîmes de sa pensée : « Descends au fond du puits si tu veux voir les étoiles », dit Blake, cité par l'auteur. Hegel a tenté de saisir la vérité, au lieu de se laisser séduire par les marges d'une philosophie relativiste, laquelle n'est pas sans se complaire dans les sables mouvants de la conscience malheureuse.

IV. La RÉCONCILIATION serait ni plus ni moins la négation de la négation ou si l'on préfère, le retour à soi : « le vrai est le deve-

nir de soi-même, le cercle ». S'agit-il pour autant d'un cercle vicieux ? : « Le point d'arrivée n'est donc pas une plage ensoleillée qui ensommeille. Ce serait plutôt, encore et toujours, une table de travail. (...) On passe alors du labeur à l'émanation, de l'obscurité à l'irradiation (et probablement de la recherche au don). » Contrairement à Boèce, l'auteur note que la philosophie n'est point consolation, elle réconcilie. Du reste, il n'est pas sans réunir Hegel et Nietzsche car si l'un est « ivre de Dieu » et l'autre « fou de rage devant l'Idole », chez les deux philosophes, il ne saurait être question que de « l'éternelle joie du devenir » (Crépuscule) et d'un Absolu qui existe réellement ici et maintenant : « Le vrai est ainsi le délire bachique dont il n'y a aucun membre qui ne soit ivre ; et puisque ce délire résout en lui immédiatement chaque moment qui tend à se séparer du tout, ce délire est aussi bien le repos translucide et simple ». Si Gouin souligne à l'envi les mots clés du discours hégélien, je forcerai à mon tour un peu le trait pour tenter d'estomper le regard caricatural qui pèse sur l'œuvre hégélienne en (re)citant ce passage lourd de sens : « rien de grand ne s'est accompli sans passion ni ne peut s'accomplir sans elle ». Récapitulons. Le fameux Dieu évoqué par Hegel n'a rien à voir avec une quelconque transcendance : « c'est le fini (y incluant le moi) en butte au dépassement de sa propre limite, de sa finitude ». En revanche, Gouin n'est pas sans écorcher Marx et ses disciples, lesquels sont davantage les héritiers d'une saisie religieuse de l'histoire, dans sa version messianique. Si l'originalité consiste à produire quelque chose de tout à fait universel, alors nous disons mission accomplie dans la mesure où Gouin nous réconcilie avec la raison, ce qui implique, fidèle en cela au travail de la négation, une constante érosion du donné. Ou si l'on préfère, la liberté de provoquer, de remettre en question les idées consacrées comme les pratiques sclérosées. De l'aube au crépuscule.

Finalement, on ne peut passer sous silence la dernière section du livre qui constitue un essai distinct intitulé *Aimer / Penser / Mourir*. Bien que toujours inspiré des thèses du philosophe, celles-ci sont mises ici en miroir avec celles de Nietzsche et de Freud. L'auteur a voulu dresser des ponts entre la pensée, l'amour et la mort. Et il avoue sa perplexité à penser ces trois

continents dont les assises semblent se dérober à toute emprise, se prêter à tous les glissements : « la pensée s'évite, l'amour se fait, la mort s'est tue ». Qu'à cela ne tienne, il nous entraînera à tout penser, y compris l'impensable. Que se passe-t-il au sein de ces trois *indices-pensables* traits humains : « Le désirable y côtoie l'effroyable ». En effet, Gouin montre qu'il y a un lancinant aller-retour entre la sécurité et la déperdition. Ou pour le dire comme Rina Lasnier dans *Présence de l'absence* : « Je suis l'embrassement amoureux de l'absence sans la poix de la glutineuse présence ». Dans les trois modes d'être, il y a un désir de se fondre en l'Autre, lequel révèle au fond un manque (à combler) : « Il (le Je) n'a qu'une obsession, prototype de toute autre : étreindre l'Autre pour espérer éteindre ce feu ontologique qui l'habite et qui, tel le phénix, rejaillit sans cesse de ses cendres ». Nous retrouvons, une fois de plus, le processus de la négativité où « mon être se nourrit du non-être même, qui me constitue en me consommant ». D'ailleurs Gouin n'est pas sans évoquer cette désarmante déchirure : « cette ouverture inhérente à la brisure, l'accueil veillant dans l'écueil, (qui) nous fait identifier l'Eros dans l'érosion ». Il ajoutera qu'un abîme s'immisce entre moi et le monde, entre moi et toi (ou elle, la mère) et entre moi et l'être. Mais en même temps, c'est ce néant qui me fait penser, aimer et désirer mourir (l'auteur faisant ici référence à la « pulsion de mort » freudienne). Il faudrait citer le texte en entier, tant l'écriture atteint des sommets de virtuosité : « Chacun, au plus intime de soi, refusant de n'être qu'une passion inutile, cherche à se re-faire le monde pour y trouver par-delà comme un trésor et un secret : sa propre signification ». Bref, entre le fantasme de maîtrise et la douleur du manque, notre être vacille. Gouin est particulièrement inspiré (et inspirant) lorsqu'il déploie l'arsenal de la raison, malgré les tentatives (freudienne, nietzschéenne...) de réduire celle-ci à son seul échafaudage pulsionnel. Il insiste : « Une raison s'incarne. Un corps obéit à des lois ». Ou pour le dire à la manière de Hegel : « Il n'est en l'homme qu'une raison, unique, dans le sentiment, dans le vouloir et dans le penser ». C'est cela la liberté. Et c'est cela l'amour. Voire la félicité. L'auteur y va de sa propre et troublante synthèse : « Amour et pensée s'épousent, et s'épuisent, dans le puits sans fond pour s'affairer à la tâche, belle et laborieuse, de l'araignée : r-établir des liens ». C'est là,

me semble-t-il, le rôle même de la philosophie. Malgré le sombre constat qui fait en sorte qu'au fur et à mesure que le prêt-à-penser étend son empire, l'horizon se rétrécit telle une peau de chagrin, comme si la prosaïque réalité du gestionnaire prenait le pas sur l'audacieuse aventure de la pensée. Car Gouin ne fait pas que saisir l'œuvre hégélienne dans son unité, il scrute le monde qui est le sien, qui est le nôtre. Ire furtive et citoyenne où, à l'instar de son mentor, il convoque l'esprit du temps, prend la parole, mobilise un lieu public où expatrier sa clameur.

Je terminerai avec une mention honorable à l'éditeur Bellarmin qui a réussi à finement *rapailler* le plaisir évident de l'auteur à jouer (et à se jouer) de la polysémie des mots de façon à rendre plus tangible la densité des significations. Il faudrait aussi souligner la truculence des notes infrapaginales et des notes complémentaires, lesquelles manifestent un processus souvent caustique, un brin ludique et ici j'ai craqué, toujours poétique. Quitte à dénicher des pensées autant dans le registre des chansons, des aphorismes, que chez les aèdes, les mystiques, le tout assorti de pérégrinations spéculatives de haute voltige. De plus, les quelques citations glanées ici et là en témoignent, l'écriture tout en étant précise et rigoureuse est belle comme un visage aimé, saisissante comme un paysage ensorcelant... un poème ! Point de rencontre de l'universel et du singulier murmurerait Hegel. Inutile d'ajouter que j'ai aimé. Tout en formulant un souhait : qu'en ce lieu d'écriture se condensent et prennent chair des points de rencontre avec la pensée hégélienne, qu'un travail de déchiffrement permette d'exercer sur elle son empreinte, sa puissance de détermination, afin que des pensées essaient. Et que d'autres belles âmes acceptent de se salir les mains. Ici et maintenant.

Les poètes pullulent et les philosophes brillent par leur rareté. Nous ne sommes pas encore brouillés avec la pensée spéculative, nous en sommes encore à nous éprouver dans la sensation...

« Poussière du chemin », Jacques Brault